DEUXIEME ANNEE
N° 42



16 OCTOBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

Le Prince Hagor lance ses serpents à l'attaque... (Voir p. 3.)

LE GOUT DE LA PERFECTION

Mon vieux,

S'IL y a un temps pour le travail et un temps pour se reposer du travail — ah ! les récréations, les jeux, les lectures, les vacances ! — il y a aussi un temps que l'on doit consacrer à la méditation, à la réflexion.

Pourquoi t'étonner s'il m'arrive parfois de te parler sérieusement ? Je fais confiance à ton intelligence, à ta bonne volonté, à ta loyauté, et je me dis que tu as, autant que moi, le souci de ton perfectionnement.

Nul plus que moi n'aime le jeu, la baignade, les récits aventureux, les voyages en mer, les routes qui conduisent au camping et les nuits sous la tente. Nul plus que moi — sinon toi, peut-être ?

Mais n'avons-nous pas autre chose à faire dans la vie ?

Il ne suffit pas de manger, de boire, de dormir, de jouer, de travailler, de lire, d'étudier et de préparer l'avenir. Il faut encore le faire **sérieusement**.

Je voudrais te donner le goût de la perfection, de « l'ouvrage bien fait » comme disent les bonnes gens, du beau travail et de la vie belle. Je voudrais que tu construises ta journée comme un artiste bâtit son œuvre — et que chacun de tes actes, chacune de tes paroles soit un chef-d'œuvre.

Est-ce donc si difficile de bien faire son devoir, d'étudier sa leçon avec soin ? Est-ce donc une chose impossible que de ne pas mentir, que d'être loyal envers ses camarades et ses maîtres, obéissant à ses supérieurs ?

Si tu y apportais un peu de bonne volonté, de générosité, tu verrais que c'est très simple — et combien agréable à soi-même ! La gentillesse, le courage, la camaraderie, le quotidien effort trouvent en eux-mêmes leur récompense.

Quoi que tu fasses, fais-le sérieusement — c'est-à-dire de ton mieux, à la perfection. Non tant pour obtenir une récompense, un prix, un salaire, mais pour connaître la joie d'être satisfait toi-même de ce que tu as fait.

Je suis sûr que tu vas essayer, dès aujourd'hui, et que tu me diras bientôt le bonheur de tendre vers la perfection.

★

Et maintenant, si tu es membre du Club, voici pour toi un message secret (le huitième) que tu n'auras nulle peine à déchiffrer au moyen de la grille que tu possèdes. Il constitue le troisième Jeu-Concours que j'ai entrepris depuis quelques semaines et dont les résultats seront publiés très bientôt.

S	D	G	E	E	O	F	N	I	N
E	E	N	L	Q	O	M	U	N	I
T	T	O	E	I	I	O	O	S	I
E	J	T	A	N	T	N	T	C	C
E	E	E	Q	N	O	U	R	N	T
E	I	D	L	S	L	E	E	T	G
T	V	I	R	N	T	A	R	L	A
E	E	A	D	R	I	S	C	E	U
P	C	U	O	O	N	U	O	E	U
R	N	A	S	G	R	E	D	E	A

Je te rappelle que les réponses à ce concours doivent être rédigées en langage secret, à l'aide de la grille, et qu'elles doivent me parvenir dans la huitaine.

Bon vent dans les voiles ! Et que la joie soit avec toi !

Tintin



MON COURRIER

MAAG J. — La carte que tu m'as envoyée d'Olloy m'a fait bien plaisir. Elle m'a rappelé que mes amis pensent à moi, même en vacances. Merci.

HENAUT RAOUL, Jemappes-lez-Mons. — Je transmets ton message : « Aide-pharmacien, 19 ans, désire correspondre avec garçon de 17 à 19 ans, habitant le Grand-Duché du Luxembourg, la France ou la Suisse (ou même la Belgique). »

HORNICK G. et DUMONT A., Arlon. — La date de mon anniversaire ? Mettons que ce soit le 26 septembre, puisque c'est ce jour-là que parut le premier numéro du journal. Vous voudriez savoir quand « Tintin » aura vingt pages ? Eh bien, dans un temps qui n'est pas si éloigné que cela. N'a-t-il pas déjà, par deux fois, paru sur vingt-quatre pages ? Patience ! Imaginaires, les aventures de Tintin, pensez-vous ? Écoutez bien ceci : « Les belles histoires sont toujours vraies ». C'est un poète qui l'a dit !

MOBERS JACQUES, Bruxelles. — Il n'est pas question que « L'Etoile mystérieuse » reparaisse, puisqu'elle n'a jamais cessé de paraître ! Si tu ne la trouves pas chez ton libraire, ou chez un autre, adresse-toi directement au journal.

GOFFART ALBERT, Stoumont. — Tes mots croisés sont très réussis. Félicitations.

DUBREUCQ JACQUES, Liège. — Merci pour ta bonne lettre remplie de mots aimables et d'intelligentes suggestions dont nous ne manquerons pas de tirer le meilleur parti. Bientôt, tu auras un roman policier. Puisque les problèmes scientifiques t'intéressent, nous les multiplierons. Question couleurs, agrafes, c'est plus difficile à réaliser. Ta critique était constructive : je t'en félicite.

EPERVIER BLEU, Berchem-Anvers. — J'ignore l'adresse de la Metro-Goldwyn et ne m'en soucie guère. Crois-tu qu'il soit vraiment indispensable que tu écrives à Judy Garland ? Contente-toi de l'applaudir dans les films de qualité qu'elle interprète et ne perds pas ton temps à écrire aux vedettes de cinéma. Si tu es un garçon intelligent, tu as mieux à faire.

FELDBERG PAUL-ANDRE, Le Coq. — Oui, gardons bon espoir. D'ailleurs, il ne faut jamais désespérer. Quand une chose ne va pas aujourd'hui, dis-toi qu'elle ira mieux demain. Heureux de te saluer parmi les membres du Club.

VALERE, Ostende. — Sans doute n'est-il pas trop tard pour te remercier de cette carte toute parfumée du vent de la mer ? Elle m'a été bien agréable.

COLMAY, Liège. — Toutes mes félicitations pour la véritable performance que tu as réalisée en... (mais tu sais ce que je veux dire). C'est très difficile, et ils sont rares ceux qui parviennent à ce résultat. Comme tu n'es pas égoïste, tu comprendras que, dans un journal, on doit s'efforcer de contenter tous les lecteurs et pas seulement quelques-uns. D'ailleurs, je suis bien tranquille : tu ne songes nullement à imposer tes goûts personnels à tes camarades. Qu'attends-tu pour t'inscrire au Club ?

PHARMAQUE ALEXIS, Péville. — Bravo pour ta trouvaille : elle est d'importance ! Puisque tu souhaites obtenir un autographe de... qui tu sais, envoie-moi une carte postale à ton nom et à ton adresse ; je te la renverrai, munie de la signature désirée.

TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

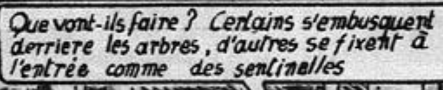
ALBUMS

Tous les albums parus peuvent être obtenus franco contre versement de 60 Frs.
Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
Pour la France : à Tintin-Paris - Boîte Post. 14.
A Léop.-Congo : à Tintin-Congo - Boîte Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER



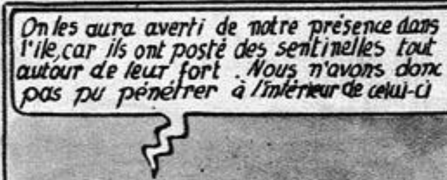








Constatant l'impossibilité de pousser plus avant leurs investigations Corentin et Kim rebroussent chemin.









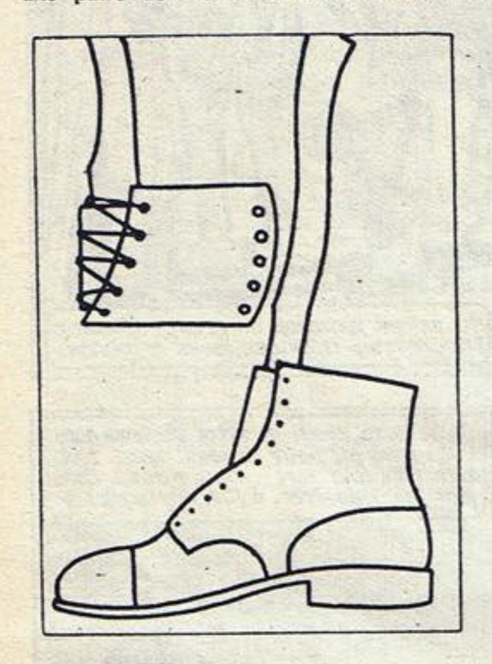
(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

Tu as envie d'une hache?... Point n'est besoin de courir les magasins pour en avoir une solide. Un scout doit pouvoir se débrouiller. Ecoute donc.

Tu trouveras facilement, j'en suis sûr, une paire de vieilles bottines à crochets.



Après en avoir découpé la semelle et le talon, place la hache dans l'empeigne, la tige (autrement dit : la partie supérieure), et traces-y le contour de ta hache, comme tu le verras sur le croquis ci-dessus. Découpe le cuir à un centimètre environ du tracé et couds les deux morceaux le long du bord supérieur seulement; place quelques rivets de cuivre le long du bord courbe des côtés, et laisse libre le bord inférieur pour pouvoir introduire facilement ta hache. Celle-ci, une fois introduite, maintiens-la en place en passant un lacet de cuir dans les crochets de ton ancienne bottine.

Bien à toi.

BISON SERVIABLE.



















REVENONS, mes amis, à notre modulation, et voyons comment elle s'applique au phonographe.

Le système primitif d'enregistreur se compose d'un diaphragme disposé au fond d'un grand cornet acoustique, celui-ci étant seulement destiné à concentrer sur le diaphragme le plus grand volume de son possible. Le centre du diaphragme est relié, par un petit levier, à une aiguille en acier, très dure et finement aiguisée. La pointe de cette aiguille va elle-même vibrer latéralement suivant la modulation du son reçu par le diaphragme.

Sous l'aiguille, tourne un disque en matière malléable (cire, ébonite mou), sur lequel on a déjà tracé un long sillon hélicoïdal commençant au bord pour se terminer au centre. Ce petit fossé que l'aiguille va suivre d'un bout à l'autre, c'est la piste sonore. Naturellement, la piste est parfaitement lisse et la pointe de l'aiguille, légèrement inclinée, glisse sans effort dans le fond.

Pour l'enregistrement, il faut mettre en marche le moteur qui fait tourner le disque, et déposer l'aiguille au début de la piste. Il suffit alors de parler ou de faire de la musique devant le pavillon. Que se passe-t-il ? L'aiguille se met à vibrer latéralement, suivant la modulation du son, et sa pointe imprime de chaque côté de la piste sonore une multitude de petits creux. Quand l'aiguille arrive au bout de la piste, l'enregistrement est terminé. Comment pourra se faire, maintenant, la reproduction ?

Simplement en replaçant l'aiguille au début de la piste, car c'est juste l'inverse qui va se produire.

La pointe de l'aiguille va maintenant suivre une piste qui, au lieu d'être unie, est au contraire très raboteuse. Et c'est alors la piste qui va faire vibrer l'aiguille latéralement, mais toujours suivant la modulation initiale. Ces vibrations modulées sont transmises, par le petit levier, au diaphragme, lequel les transmet à l'air sous forme de musique ou de parole. C'est donc bien la reproduction exacte de ce qu'on a enregistré.

Le problème le plus compliqué consiste, maintenant que l'on a obtenu un disque,

... DU MYSTÈRE

...Jo, Zette et Jocko

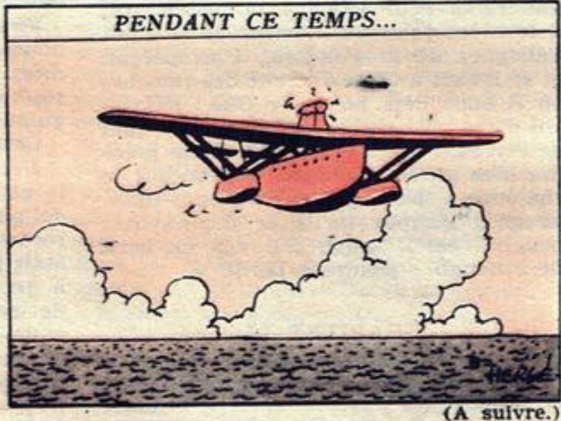












(A suivre.)



Ou il est question de limonade, de pieds nus et de barcarolles.

VOUS savez mes chers amis, que les clubs de football s'achètent ou se vendent les uns aux autres (parfois à des prix énormes), certains de leurs joueurs. Un journaliste qui collabore à notre excellent confrère « Sport Club », assistait récemment, aux environs de Bruxelles, à un match qui opposait deux équipes de gosses exubérants. Mais une équipe était beaucoup trop forte pour l'autre qui encaissait goal sur goal. Quand il fut battu par quatorze à zéro, le capitaine de l'équipe vaincue réclama un arrêt du jeu et proposa à ses adversaires :

— Donnez-nous votre centre avant pour que la partie soit mieux équilibrée...

— D'accord, fit le capitaine du team victorieux : nous te le vendons pour une limonade !

Au fond, la victoire dépend souvent d'un détail. En finale de la coupe Davis, l'Américain Schroeder (qui avait raté plusieurs balles en glissant) allait se faire battre par l'Australien Pails. Furieux, il arracha ses chaussures et ses chaussettes et se mit à jouer à pieds nus. Peu après son antagoniste était vaincu.

Mes amis qui jouez au tennis, à présent vous connaissez la recette pour gagner...

Un gars endurant c'est l'Argentin Pedro Cadiotti. Suivi de quelques amis en barquette, il a nagé dans la rivière Panama pendant trois jours, trois heures et quinze minutes et a parcouru plus de 300 kilomètres ! Ses amis chantaient des barcarolles pour l'encourager, mais finalement Pedro s'endormit et il fallut le repêcher d'urgence.

Quelle idée aussi de chanter des barcarolles ! Une autre fois, les copains de Cadiotti crieront : « Frère Pedro, dormez-vous ? Sonnez les matines. Bing Bang Bong ! »

E. T.



à pouvoir en tirer beaucoup d'autres pour la vente, sans devoir, chaque fois, faire un nouvel enregistrement, ce qui reviendrait beaucoup trop cher.

On a recours, pour atteindre ce résultat, à la galvanoplastie.



Fragment de disque de phonographe fortement grossi, montrant trois passages de la piste sonore.

Le premier disque, très précieux s'il reproduit un évènement unique : la voix d'un disparu ou autre chose qu'il est impossible d'enregistrer à nouveau; très coûteux s'il s'agit d'un artiste ou d'un orchestre qu'on a payé fort cher; ce disque est soigneusement enduit d'une couche impalpable de mine de plomb (comme la mine de crayon en poudre), qui pénètre dans tous les petits creux de la piste sans faire d'épaisseur nuisible, et rend le disque conducteur d'électricité.

On met alors le tout dans un bain de cuivrage pendant plusieurs heures. Une couche de cuivre se dépose sur le disque, épousant la forme exacte de la piste sonore avec tous ses accidents, mais *en sens contraire* : ce qui est en creux sur le disque initial se trouve en relief sur le cuivre, et vice versa. C'est ce qu'on appelle un « négatif ». Quand le négatif, le disque de cuivre qui s'est formé sur l'autre, est assez épais, on le détache de ce dernier, et on le consolide, puis on le met dans une forte presse, comme une presse d'imprimerie.

Il n'y a plus qu'à passer sous la presse des disques neufs, en ébonite parfaitement lisse et ramollie, et à les presser fortement sous le négatif en cuivre : ils en ressortent avec une piste sonore imprimée en relief, exactement semblable au disque original. On peut ainsi imprimer, avec un négatif, une très grande quantité de disques définitifs. Ceux-ci sont durcis, étiquetés, puis mis en vente dans les maisons spécialisées.

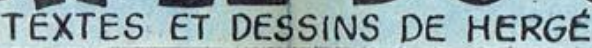
Actuellement, l'enregistrement et la reproduction se sont un peu perfectionnés, grâce aux progrès réalisés en radio. Nous en parlerons la prochaine fois.

T. Tournesol

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU



LE TEMPLE DU SOLEIL



TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ

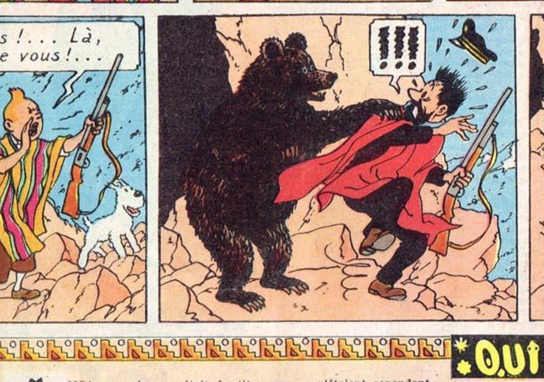
















(A suivre.)



QUI ETAIENT les INCAS ?



INCA ou seigneur était le titre que portèrent, au Pérou, les souverains dont la conquète espagnole détruisit la dynastie.

Manco-Capac, le premier Inca, et son épouse Mamma-Ocello, parurent au XIIe ou au XIIIe siècle. Avec eux se clôt une période de barbarie anarchique et s'ouvre une ère de stupéfiante splendeur. Ces personnages encore à demi-fabuleux se dirent tombés du soleil pour civiliser leurs nouveaux sujets, et il est certain qu'ils le firent.

Ils instituèrent un régime basé sur une sorte de communisme qui, s'il assura aux Péruviens de grands avantages, leur ôta tout goût de l'initiative et, le moment du danger venu, fit d'eux une proie facile pour les avides Espagnols, qui n'étaient cependant qu'une poignée !

L'Inca étant considéré unanimement comme un envoyé céleste; son pouvoir n'avait aucune limite, mais la tradition rapporte qu'il en faisait un excellent usage, toujours dans l'intérêt de son peuple. Au cours de ses conquêtes, il préférait les négociations à la guerre, se montrait clément dans la victoire et s'incorporait habilement les vaincus. Il n'admettait pas les sacrifices humains qui plaisaient tant aux féroces Mexicains.

L'administration reposait sur un principe fort simple, appliqué par d'innombrables fonctionnaires contrôlés par une véritable armée d'inspecteurs vigilants.

Le pays était divisé en quatre provinces,



gouvernées chacune par un parent de l'Inca. La famille de ce dernier se considérait comme si sacrée, que ses membres ne contractaient aucun mariage en-dehors d'elle-même.

La population était répartie en groupes de 10 hommes ou décurie. L'un de ces hommes, désigné par le gouvernement, commandait aux neuf autres. Il leur devait toute l'assistance sociale possible.

Cinq de ces décuries étaient placées sous les ordres d'un décurion.

Dix décuries avaient à leur tête un décurion d'un grade supérieur.

Puis venait le groupe de cinquante décuries — soit cinq cents hommes — lui aussi pourvu d'un chef.

Enfin, deux de ces compagnies de cinq cents hommes étaient commandées par un général.

On conçoit qu'un tel système permettait à l'Inca de tenir étroitement le pays en main !

Et maintenant, pour finir cet exposé un tantinet aride, essayez donc de lire à haute voix, tout d'une haleine, la liste complète des Incas qui ont régné sur le Pérou !

Attention... un... deux... trois ! : Manco-Capac, Sinchi-Roca, Lloque-Yupanqui, Mayta-Capac, Capac-Yupanqui, Roca, Yahuarhuacac, Vivacocha, Pachacutec, Inca-Yupanqui, Hunaina-Capac, Huascar, Atahualpa !

Ouf !

TINTIN.



(A suivre.)

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



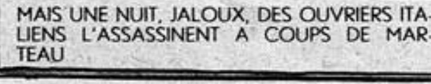


















ILS RECONNAISSENT RENAUD QU'ON ENSEVELIT.

ET JURENT DE LE VENGER.









A partir de jeudi prochain, 23 octobre, vous pourrez suivre à cette place, les passionnantes aventures de

Rob Roy Mac Gregor

(Adapté du célèbre roman de Walter Scott.)



NOS amis de Bruxelles ont pu admirer au dernier Salon de l'Aéronautique, une foule de petits avions de tourisme, tous plus élégants les uns que les autres, mais, malheureusement, à des prix qui en interdisaient l'achat aux sportifs ne jouissant pas d'une jolie fortune. A cette occasion, on m'a beaucoup interrogé sur la sécurité des avions privés.

Malgré les sérieux progrès des autogyres et des hélicoptères, il est probable que la complication mécanique de ces engins, et, par suite, leur prix de revient, empêcheront leur diffusion dans le public; pendant un certain temps, nous aurons donc encore des appareils à voilures fixes, nécessitant une certaine vitesse pour se maintenir en l'air.

Cette vitesse qui nous soutient est aussi un danger. D'abord au sol, lors de l'atterrissage et du décollage de l'avion, qui doit rouler sur une certaine distance, à grande vitesse, sur des terrains quelquefois très mauvais. Avec un train d'atterrissage classique à deux roues, un petit obstacle peut provoquer le capotage de l'appareil, et les conséquences légères ou graves qui en découlent. C'est pour cette raison que l'on voit de plus en plus des trains tricycles, avec deux roues un peu en arrière du centre de gravité, et une troisième, orientable, à l'avant. Cela empêche, pratiquement, le capotage.

Il reste pourtant l'obligation d'avoir à sa disposition un terrain assez vaste dans tous les sens, sans obstacles élevés à proximité. De ce côté, les constructeurs ont fait et font encore beaucoup de progrès. Le problème qui se pose pour eux est de réduire au maximum la vitesse et la longueur de roulage des avions, d'une part; d'autre part de leur permettre de s'élever et de descendre sous un angle important pour éviter les obstacles entourant le terrain. Heureusement, dans la pratique, on arrive à ces résultats en créant des avions très « porteurs ».

L'appareil doit d'abord avoir une charge alaire faible; par exemple, trente à cinquante kilos au mètre-carré de surface portante et un moteur suffisant : un cheval ou plus par dix kilos.

Dans ces conditions, des avions atterrissent à des vitesses réduites de 50 à 60 km. à l'heure, par rapport à l'air ambiant. Donc, avec un vent de face de 15 km. la vitesse d'atterrissage se trouve réduite à 35 ou 45 kilomètres. Et l'avion pourra être arrêté après moins de 50 mètres.

Malheureusement le décollage nécessite habituellement une vitesse nettement supérieure à celle de l'atterrissage. C'est donc de la puissance du moteur que dépendra l'accélération de l'avion au sol et, par conséquent, la longueur du roulage au départ.

Les petits moteurs économiques sont donc défavorables à un décollage rapide.

Certains systèmes sont employés fréquemment pour rendre les ailes plus « porteuses » et faciliter l'atterrissage comme le décollage. Il s'agit de petits volets ajoutés au bord d'attaque de l'aile, ou de véritables fentes pratiquées dans la longueur de ce bord d'attaque. Ces procédés sont très intéressants; il est à souhaiter qu'ils se généralisent. C'est grâce à eux que l'appareil allemand Storck, appelé communément « La Cigogne », pouvait, par vent un peu fort, décoller et atterrir presque sur place; j'ai assisté à des démonstrations curieuses de cet avion.

Ces systèmes fixes, diminuant sensiblement la vitesse de croisière, on en fait également des mobiles, ainsi que des volets commandés par le pilote, qui compliquent un peu les manœuvres, mais donnent des résultats excellents.

★

Ch. GOFFAUX, Bruxelles. — Le mot anglais « indoor » signifie « à l'intérieur d'une maison »; les appareils auxquels on donne ce nom sont ceux d'une construction particulièrement légère et volant à une vitesse exceptionnellement réduite pour leur permettre de voler normalement dans de grands bâtiments. Avant la guerre, un concours d'« indoor » a eu lieu à Bruxelles, dans le hall du Centenaire. La plupart des appareils « indoor » ont les ailes recouvertes d'une fine couche de produit cellulosique, appelé « microfilm », dont le poids est de l'ordre du centigramme au mètre-carré. J'ai vu un appareil « indoor », de 40 centimètres d'envergure, dont le poids total (y compris l'hélice et le caoutchouc) n'excédait pas un gramme et demi. Pour entrer dans un club de petite aviation, il suffit de s'y faire inscrire; j'en reparlerai dans quelque temps.



C'EST un passe-temps fort amusant que de collectionner les « étrangetés » qui échappent parfois aux porte-parole de l'administration comme aux écrivains et aux simples particuliers. Que dites-vous, par exemple, de ces deux enseignes que l'on peut lire dans une petite ville de France ?

A la montre d'un marchand de volaille :

« En raison de la chaleur, on tue les poulets vivants ».

A l'étalage d'un coiffeur-hôtelier :

« Tartempion, perruquier, donne à boire et à manger. Potage à toute heure avec de la légume. On coupe les cheveux par-dessus ».



Et de ces phrases écrites par de grands écrivains... dans un moment de distraction.

« La loi leur lie si bien les mains qu'ils ne savent plus sur quel pied danser ».

« Gontran ne répondit pas. C'était la première fois qu'il parlait ainsi à son père... »

« Je remercie les citoyens qui ont fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à leur tête ».

Et de ces deux affiches qui amusent la population d'une grande ville américaine :

A un croisement de route :

« Souvenez-vous qu'une voiture ne peut rouler trente jours en moins d'un mois. Ralentissez ! »

A l'entrée d'un magasin :

« Si, chez vous, vous crachez par terre, faites-en autant ici, car nous désirons que chacun, ici, soit comme chez soi. »



MONSIEUR *Stephi* LE MAGICIEN



Pierrot se met à écrire. O bonheur! Il rédige sa missive avec la plus grande facilité.



Puis, il la confie, sans tarder, au dévoué Mr. Kangourou.



Qui, très habilement, parvient à convaincre Mr. Hibou de le laisser passer,



et remet poliment la lettre à Colombine ravie.



LEQUEL d'entre vous n'a pas entendu parler du Mahatma Gandhi ? Les journaux et les écrans du monde ont popularisé la figure de ce petit vieillard sec et brun, perpétuellement vêtu d'un lambeau de lin blanc. Ses moindres mots, ses décisions d'apparence les plus anodines font l'objet de longs commentaires attentifs dans la presse mondiale. C'est qu'on sait, lorsque Gandhi parle, qu'il exprime l'opinion de millions et de millions d'Hindous.

Cet homme représente donc une force prodigieuse. Une seule de ses paroles suffit à orienter la conduite de tout un peuple. Il est plus persuasif à lui seul, déclare Dale Carnegie, qu'une centaine de vaisseaux de guerre.

A quoi faut-il attribuer cet ascendant extraordinaire ? A ses richesses ? Non. La pauvreté de Gandhi est légendaire; c'est tout juste si sa fortune s'élève au montant ridicule de 3 ou 4 dollars.

A sa force physique ? Non plus. Cet ascète de cinquante kgs. est plus faible qu'un enfant. Il répugne d'ailleurs à la violence sous toutes ses formes.

Le secret de sa puissance réside dans son intelligence et, surtout, dans l'amour héroïque, dans l'inlassable dévouement dont il fait preuve envers sa patrie et chacun de ses concitoyens.

★

De par sa naissance, Gandhi appartient à une caste noble. Ce privilège lui a valu de jouir d'une éducation soignée. Tout jeune, il a appris l'anglais en compagnie d'un précepteur irlandais qui lui inculqua un accent très particulier dont le Mahatma n'a jamais pu se défaire. Il fut ensuite envoyé dans une université londonienne pour y devenir attorney (procureur).

Hé oui ! l'homme qu'on ne s'imagine plus aujourd'hui que sous son accoutrement légendaire de lin blanc, a porté, durant des années, un chapeau huit reflets, des guètres et une canne...

La première fois que le jeune Gandhi dut intervenir dans un procès en qualité d'attorney, ce fut un désastre. Son trouble devant la Cour le paralysa à ce point que ses genoux s'entrechoquèrent violemment et qu'il dut s'asseoir sur un banc, blême de confusion. Mais ces débuts malheureux ne le découragèrent point. Sachant qu'il ne pourrait arriver aux premières places dans la capitale, il s'en alla exercer sa profession en Afrique du Sud. Et la fortune ne lui bouda pas plus longtemps.

Pourtant, en dépit de son existence facile et de ses succès financiers, Gandhi n'était pas heureux. Quelque chose lui manquait : son pays. Et chaque fois, qu'en esprit, il se reportait à cet empire fabuleux de 400 millions d'habitants où il avait vu le jour, il évoquait du même coup les millions d'êtres affamés et sans logis qui traînaient leur misérable existence sans espoir. Personnellement, n'avait-il pas assisté à la mort par inanition de centaines et de centaines de ses concitoyens ?...

Il sentit bientôt de combien peu de poids était sa petite destinée personnelle, ses petits triomphes judiciaires, en regard de cette immense tragédie tous les jours renouvelée. Il fit vœu de pauvreté, il liquida ses affaires et retourna dans sa patrie afin de consacrer le reste de ses jours à l'amélioration du sort des Hindous.

Aujourd'hui encore, un dixième de la population de cet empire ne mange pas à sa faim. Quarante millions d'hommes sont guettés par la famine et les maladies. Gandhi s'est penché sur eux. Il s'est efforcé de soulager leurs misères. Il les a même encouragé de son exemple vivant, en leur prouvant qu'il était possible de se maintenir en bonne santé grâce à une nourriture essentiellement frugale.

★

La vie journalière de Gandhi constitue une remarquable illustration de ce que *peut* un homme, soutenu par une énergie indomptable.

En n'importe quelle saison, le Mahatma est levé dès quatre heures du matin. Il récite les prières en compagnie de ses disciples, déjeune d'un fruit ou deux, puis rédige lui-même sa correspondance. En dépit de ses 77 ans, son écriture est restée vigoureuse. Son esprit a conservé sa lucidité aiguë. Il voit et entend comme un jeune homme. Il ne cache d'ailleurs pas qu'il espère vivre, au moins, jusqu'à 125 ans. Une ou deux fois par jour, il se fait lire les nouvelles émises par les agences britanniques. Il ne compulse jamais un journal et a horreur de la radio.

Le plus clair de son temps est consacré aux visiteurs. Il les attend, assis sur une paillasse posée à même le carreau de sa chambre. Les Hindous qui viennent le voir appartiennent à toutes les classes sociales. Il se trouve parmi eux des ministres, des éducateurs, des prêtres et même des particuliers qui désirent lui demander conseil sur leurs ennuis personnels. Quels qu'ils soient, ils s'inclinent très bas devant le Mahatma, déposent leurs sandales sur le seuil de la chambre puis viennent s'accroupir à quelques pas de lui, respectueusement. Gandhi les écoute avec attention et bienveillance. Jamais il ne montre la moindre impatience. Jamais il ne trahit la moindre fatigue.

Lorsque la faim se fait sentir, il se nourrit de légumes, de dattes, de gâteaux de riz, ou de crêpes hindoues. Il ne mange ni œufs, ni viande, ni poisson. Quant au café, au thé ou à l'alcool il ne les connait pas.

Il se couche le soir vers 10 heures, rarement avant, parfois plus tard. Son lit, c'est la paillasse même sur laquelle il est demeuré accroupi durant les longues heures du jour.

Combien y a-t-il de jeunes de chez nous qui supporteraient un tel régime ?

★

Le domaine où l'influence de Gandhi a été la plus profonde et où elle a suscité, au début, le plus de réticence, est celui des « Intouchables ».

Ces « Intouchables », qui comptent quelque soixante millions d'Hindous, constituent la caste du bas de l'échelle sociale. Leur nom même suffit à donner une idée du mépris où ils sont tenus. C'est parmi eux, prétend la religion brahmane, que se réincarnent les méchants, les voleurs, les traîtres, en bref tous ceux dont l'existence antérieure s'est signalée par une indignité notoire. La réincarnation comme « Intouchable » constitue donc un des châtiments les plus sévères qui soient. Ces parias étaient exclu de la société; ils vivaient comme des pourceaux; ils n'avaient même pas le droit de pénétrer dans les boutiques; on leur jetait la marchandise de loin, avec dégoût. Ils n'avaient pas accès aux tribunaux ni aux écoles... En bref, leur sort était à ce point misérable que Gandhi s'employa à la réformer.

Bravant l'opinion publique, le Mahatma prit l'habitude de visiter les bas-côtés où vivaient ces pauvres hères. Il encouragea les Hindous de caste noble à abandonner leur attitude méprisante. Déjà, quelques « Intouchables » ont trouvé, grâce à lui, des emplois de domestiques. On leur a même ouvert les portes des temples qui leur étaient fermées depuis des dizaines de siècles...

★

Aujourd'hui, après des années et des années d'efforts opiniâtres, l'Inde vient de conquérir son indépendance. Quoique l'on pense du Mahatma et de ses idées, on ne peut qu'admirer ce vieillard indomptable dont l'amour de la patrie et le service de Dieu n'ont jamais cessé d'éclairer la conduite.



L'AME DES INDES

le coin des timbrés

LE Cardinal Mercier était à Rome pour le Conclave, lorsqu'à la fin du mois d'août 1914, il apprit, coup sur coup, les dévastations incendiaires de Louvain et les bombardements destructeurs de Malines.

Peu après la mi-septembre 1914, il rentrait dans son diocèse, et ses ouailles s'empressèrent de lui raconter les fusillades, les déportations, les incendies, les massacres. Le Cardinal sentit, au fond des âmes déchirées, certaines révoltes contre Dieu qui permettait « tout cela »; il voulut les apaiser, devenir pour elles un maître de souffrances, un maître de pénitence. Il publia sa lettre : « Patriotisme et endurance », à la Noël de 1914; elle était un acte de lutte au nom du droit; il s'érigeait en juge de l'Allemagne, niait que la force prime le droit; incitait au respect des règlements aussi longtemps qu'ils ne lésaient ni la liberté de conscience chrétienne ni la dignité patriotique. Mais ce pouvoir, insistait-il « n'est pas une autorité légitime, dans l'intime de votre âme ! Vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance ». Sa lettre fut saisie, ses propagandistes condamnés et lui-même, mis aux arrêts. Il protesta publiquement, et c'est lui qui demanda des explications à l'Allemagne. « La Belgique n'est plus », ricanait la presse allemande. « Elle est plus grande que jamais », insistait le Cardinal du haut de la chaire de Sainte-Gudule, « et lorsqu'en 1930, elle fêtera son centenaire, les années qu'à présent elle traverse, apparaîtront comme les plus lumineuses et les plus majestueuses de l'histoire nationale. »

L'Allemagne se trouble de se sentir débile, en face de cette voix désarmée; l'Allemagne s'étonne, comme d'un paradoxe, de voir ce membre d'un peuple subjugué, parler et agir, devant l'univers attentif, comme le véritable maître de l'heure.

Timbre n° 344.

Fr. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

L'ORIGINE DU TIMBRE-POSTE

L'EMPLOI des timbres-poste n'est pas aussi récent qu'on le croit généralement. L'idée première en est née en France, en 1653. C'est alors qu'on fit à Paris le premier essai de la « petite poste ». Il fut décidé que l'affranchissement serait obligatoire et que, pour l'opérer, il suffirait de coller à l'extérieur de chaque lettre un petit billet portant « port payé » ainsi que l'indication du mois et du quantième. Le prix de chacun de ces billets était d'un sou. Les commis commencèrent à porter ces lettres affranchies le 8 août 1653.

Mais les billets de « port payé », comme on les appelait, disparurent bientôt, on ne sait pourquoi. Ils étaient oubliés depuis fort longtemps quand, en 1839, les Anglais ressuscitèrent l'idée du timbre-poste et la firent passer dans la pratique.

La Belgique adopta la formule en 1847 et mit ses premiers timbres en circulation dès 1849.



LA FLEUVE DE VINAIGRE

IL existe en Colombie, dans le voisinage du volcan Purace, une rivière dont l'eau a un goût si acide qu'on la prendrait pour du vinaigre. Cette particularité est attribuée à la proximité du volcan. L'eau, en effet, contient 11 parts pour 1.000 d'acide sulfurique et 9 parts pour 1.000 d'acide hydrochlorique. Il est impossible à aucun poisson d'y demeurer en vie.

★

LE GALERIEN ENDURANT

JEAN BAPTISTE MOURON fut, à l'âge de 17 ans, condamné aux galères à perpétuité.

Cela se passait en 1684. Les peines à vie sont considérés comme entièrement purgées après cent ans et un jour.

Jean Baptiste Mouron, qui possédait une santé et une résistance physique absolument extraordinaires, fut libéré cent ans et un jour exactement plus tard, après avoir peiné durant un siècle, sans le moindre répit, sur les horribles galères du roi. Il ne mourut que six ans après sa libération, à l'âge de cent vingt-trois ans.



ESOPE N'A PAS ECRIT SES FABLES.

LES petits apologues attribués à Esope ont été écrits, en réalité, par un certain Babrius plusieurs siècles après la mort du célèbre phrygien. C'est du moins ce que prétendent plusieurs historiens éminents. Cette confusion est dûe à Socrate et à d'autres moralistes grecs qui ont réédité les fables de Babrius en les attribuant faussement à Esope.

NOS PETITS PROBLÈMES

LEURS « PRENOMS »

LES prénoms de certains musiciens célèbres sont peu connus. Pouvez-vous indiquer ceux des compositeurs suivants : Gluck, Haendel, Mozart, Rossini, Weber, Schumann, Gounod, Massenet ?



LE SEAU DE LAIT.

PIERRETTE veut acheter 7 litres de lait, ce qui représente exactement la capacité de son seau.

— Je n'ai qu'une mesure de 5 litres et un pot de 3 litres, dit la laitière. Je n'ai pas de mesure d'un litre; je ne peux donc vous servir que 5 l., 6 l. ou 8 l.

— Il me faut 7 litres tout juste, dit Pierrette. Laissez-moi faire...

Comment Pierrette va-t-elle s'arranger ?



PROBLEMES DU N° 41 (solutions)

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

1) L'Escaut ne passe pas à Tourcoing (France). Il n'arrose ni Courtrai, ni Boom, ni Terneuzen (Hollande).

2) En 1802 Napoléon n'était pas empereur. Joséphine de Beauharnais est la veuve du général du même nom.

3) La Caspienne est en Russie et il n'y a pas de mer de Gabès mais un golfe de Gabès.



CHERCHEZ LE NOMBRE.

1938 divisé par 2 donne 969; renversé donne 696, divisé par 3 donne 232 qui, divisé par 2, donne 116 qui, lu la tête en bas, donne 911.



MOTS CROISES (solutions)

HORIZ. : 1. Anvers. - Ra. — 2. Louveteau. — 3. Lesé. - Rus. — 4. Nuages. — 5. Mouette. — 6. Eu. - Unis. — 7. Tireuses. — 8. Teint. - Il. — 9. Es. - Rose.

VERTIC. : 1. Allumette. — 2. Noé. - Ouïes. — 3. Vus. - Ri. — 4. Evénement. — 5. Re. - Ut. - Ut. — 6. Stratus. — 7. Eugène. — 8. Rase. - Isis. — 9. Au. - Sis. - Le.

SOLUTION (Suppl. « Tintin » n° 41.)

Chaîne. — 1. Invalides. — 2. Neige. - Eve. — 3. Sise. - Ir. — 4. Alerter. — 5. Régir. -Ere. — 6. Etain. — 7. Ir. - Ester. — 8. Roi. - Ouïr. — 9. Et. - Courte.

Trame. — 1. Instruire. — 2. Ne. - Rôt. — 3. Visage. — 4. Agilité. — 5. Léseras. — 6. Er. - Itou. — 7. Dé. - Teneur. — 8. Evier. - Rit. — 9. Serrer. - Ré.



TEDDY BILL

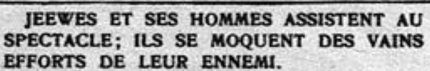
DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC



IMMOBILISE, LE SERGENT PASSE UNE NUIT DE SOUFFRANCE EN ATTENDANT LE SUPPLICE PROMIS.





















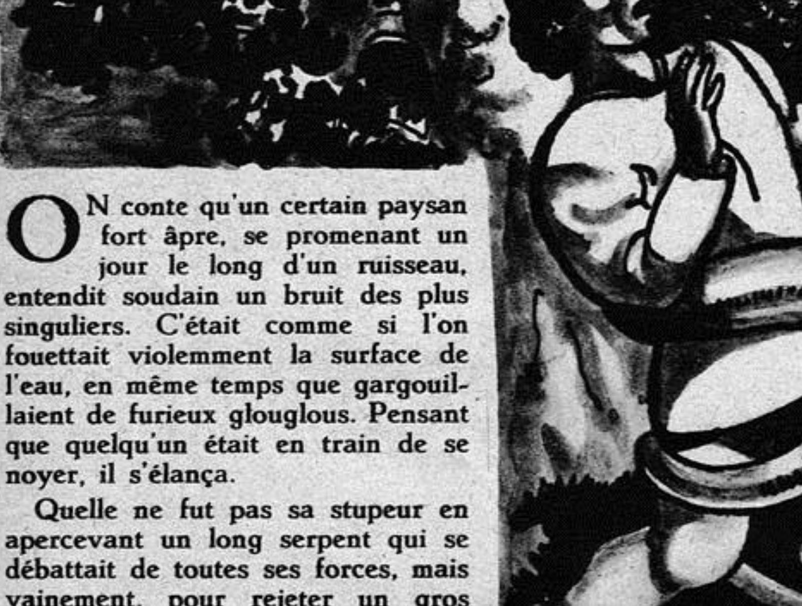




(A suivre.)

le Salaire du Monde

Conte Inédit



ON conte qu'un certain paysan fort âpre, se promenant un jour le long d'un ruisseau, entendit soudain un bruit des plus singuliers. C'était comme si l'on fouettait violemment la surface de l'eau, en même temps que gargouillaient de furieux glouglous. Pensant que quelqu'un était en train de se noyer, il s'élança.

Quelle ne fut pas sa stupeur en apercevant un long serpent qui se débattait de toutes ses forces, mais vainement, pour rejeter un gros bloc de pierre qui lui accablait le milieu du corps !

— Viens vite à mon secours ! lui cria le serpent. Ote ce maudit rocher qui m'étouffe !

— Comment diable te trouves-tu dans cette situation ? questionna le paysan.

— Quelqu'un a profité de ce que je traversais le ruisseau pour me jeter ce rocher ! Mais trêve de bavardage ! Délivre-moi... et je te donnerai **le salaire du monde** !

— **Le salaire du monde,** médita le paysan. Ce doit être quelque chose de magnifique !...

Et, descendant dans l'eau, il fit basculer la pierre d'un seul coup. Le serpent était sauvé...

Mais à peine ce dernier avait-il regagné la berge qu'il enveloppa son sauveur dans ses redoutables anneaux, avec l'évidente intention de l'étouffer !

— Hola ! hola ! ho !... hurla le paysan, le nez à deux pouces de celui du serpent. C'est donc cela, **le salaire du monde** ?

— Bien sûr.

— Je n'en crois rien !

— Bon, nous irons devant un arbitre.

Et les voilà partis. Rencontrant un très vieux chien qui se chauffait languissamment au soleil, ils décidèrent de s'en remettre à sa sagesse.

— Quel est **le salaire du monde** ? lui demanda le paysan.

Elevant avec effort son museau pelé, l'animal bredouilla :

— Lorsque j'étais jeune et que je gardais vaillamment les moutons, on me choyait et l'on me caressait. Maintenant, on me rosse à mort. Voilà le salaire du monde...

— Allons plus loin, fit le paysan mécontent, un seul avis ne suffit pas.

Ils arrivèrent auprès d'un antique cheval aux dents déchaussées, aux côtes saillantes, à la queue tronquée.

— Quel est **le salaire du monde** ? dit le paysan.

S'interrompant de mâchonner mélancoliquement un peu d'herbe qu'il venait d'arracher en tremblotant, le cheval soupira :

— Dans ma jeunesse, quand je rendais beaucoup de services, j'étais bien nourri, bien logé. Maintenant que l'âge m'accable, on me destine à l'abattoir. Voilà **le salaire du monde.**

Fort inquiet de la tournure que prenait la consultation, le paysan proposa d'aller voir, pour terminer, le renard. A quoi le serpent consentit.

A leur arrivée, Maître renard faisait la sieste, un œil entr'ouvert, par habitude.

— Quel est **le salaire du monde** ? fit le paysan.

— Je n'entends goutte à ce que tu dis, répondit le renard en se mettant paresseusement sur son séant.

— Je vais t'expliquer la chose, siffla le serpent : j'étais dans le ruisseau sous une pierre, et ce paysan m'a délivré contre la promesse du **salaire du monde**...

Le renard cligna un peu des yeux, se frotta pensivement les babines de sa patte gauche, et déclara avec confusion qu'il n'avait pas bien compris. Patiemment, le serpent recommença son exposé. Quand il eut fini, le renard déclara :

— Vous allez me trouver stupide, mais j'avoue honnêtement que je ne comprends toujours pas !... Allons, montrez-moi plutôt comment les choses se sont passées.

— Entendu, dit le serpent.

Tous trois se rendirent au ruisseau. Parvenu sur place, le serpent se coula dans l'eau, et le paysan lui replaça la pierre sur le dos.

— C'est parfait comme cela, annonça suavement le renard. Laisse-le là maintenant !

Qui fut enchanté de ce bon tour ? Le paysan, naturellement. Si bien qu'il invita, quoique avare, le renard à demeurer chez lui.

Tout alla bien pendant quelque temps, puis, lassé, le paysan chercha une querelle à son hôte, cria très fort, feignit une énorme colère et finalement, s'armant d'une trique, le chassa.

— Et voilà, conclut mélancoliquement le renard en fuyant le plus vite qu'il pouvait pour éviter de se faire rompre les os, je reçois à mon tour **le salaire du monde**...

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





























(A suivre.)



LORSQUE je les vis descendre dans la guigue avec le charpentier et les trois matelots, il me sembla qu'ils agissaient à la sourdine, comme des gens qui ne veulent pas être aperçus. Mes observations confirmèrent bientôt cette conjecture : il était évident qu'ils se cachaient, afin de s'éloigner sans avoir attendu les personnes que la guigue devait emmener.

Je ne savais comment faire; ils se seraient moqués de toutes les remontrances que j'aurais pu leur adresser, et le bruit effroyable qui s'élevait de tous les points du vaisseau m'empêchait d'avertir les hommes qui descendaient la chaloupe. D'ailleurs, il n'était plus temps; les fuyards avaient coupé la corde qui retenait l'embarcation, et l'instant d'après, ils s'éloignèrent en toute hâte. Je ne pouvais pas comprendre la précipitation qu'ils mettaient à s'enfuir; ils n'avaient pas à craindre que la guigue ne fût trop chargée par les douze individus qu'elle devait prendre, et le reste de l'équipage aimait beaucoup mieux aller dans la chaloupe, ce qui le garantissait contre un surcroît de passagers; quant à l'action du feu, le danger qu'elle pouvait produire n'était pas immédiat; la fumée commençait, il est vrai, à s'échapper de l'habitacle [1], mais il se passerait encore du temps avant que la flamme eût dévoré cette partie du navire, et je ne m'expliquais pas pourquoi le skipper désertait le vaisseau avec autant d'empressement : quelque raison mystérieuse le poussait à s'enfuir. J'en acquis bientôt la certitude et de la bouche même du capitaine.

[1] Petite armoire où est placée la boussole et qui est située sur le gaillard d'arrière.

RESUME. — Le jeune Will s'est engagé en qualité de mousse à bord de « la Pandore ». Il s'aperçoit bientôt, avec terreur, qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un plein chargement d'esclaves noirs sur la côte de Guinée, le capitaine de « la Pandore » donne l'ordre de larguer les voiles vers l'Amérique du Sud. Mais soudain, en plein milieu de l'Océan, le feu éclate à bord. Le capitaine et ses séides montrent une hâte anormale à déserter le bateau... Que se passe-t-il ?

J'étais toujours penché au-dessus du taffrail et je regardais les déserteurs faire en toute hâte les préparatifs de départ; le capitaine lui-même avait saisi une rame pour aider à la manœuvre; il leva les yeux au moment où il allait s'éloigner de *la Pandore*, il m'aperçut, et se levant à demi du banc des rameurs où il était déjà placé : « Ohé ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par le hoquet de l'ivresse, ohé ! Will, dis-leur de prendre bien garde... heugh... en lançant la chaloupe... bien garde... entends-tu?... heugh... surtout qu'ils se dépêchent... heugh... car... heugh... il y a un baril de... heugh... poudre à bord ! »

CHAPITRE LI

Cette nouvelle effrayante me frappa de stupeur, et je restai cloué à la place où je l'avais entendue. Un baril de poudre à bord ! telles étaient bien les paroles du capitaine. Il avait dit vrai, je ne pouvais en douter; sa conduite et celle de ses compagnons étaient la preuve du danger qu'il m'annonçait; l'empressement qu'il avait mis à fuir et que je ne pouvais comprendre m'était enfin expliqué : c'était la pensée du baril de poudre qui le faisait s'éloigner avec autant de hâte, ainsi que le contremaître, qui était dans le secret.

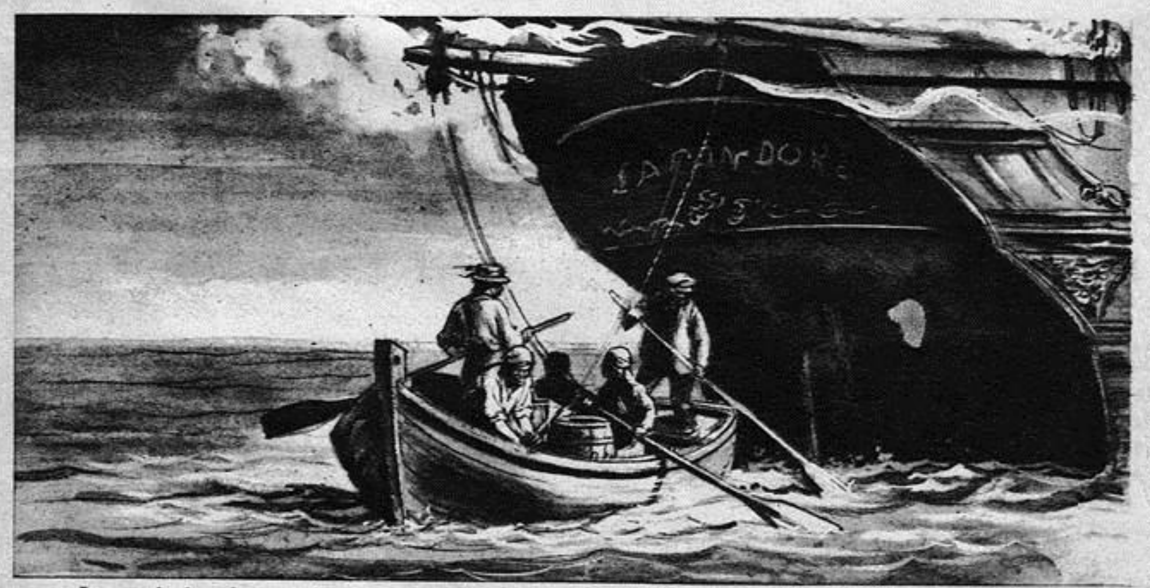
Les lâches le déclaraient au départ, mais ils avaient gardé le silence jusqu'au moment où leur fuite se trouvait assurée. S'ils avaient parlé plus tôt, l'équipage se serait disputé la guigue, et il est probable qu'ils n'auraient pu s'enfuir avec autant de sécurité. A présent que ce nouveau péril ne pouvait plus les atteindre, ils ne voyaient pas d'inconvénient à nous prévenir du danger qui nous menaçait; ils souhaitaient même que leurs anciens camarades pussent quitter *la Pandore* sains et saufs, dès l'instant que le salut de l'équipage ne leur imposait aucun sacrifice.

Le capitaine, aussitôt qu'il eut prononcé les terribles paroles qu'il m'avait dites, retomba sur son siège fit mouvoir ses rames à l'unisson des autres, et la guigue s'éloigna rapidement.

Cette nouvelle m'avait foudroyé.

J'éprouvais le besoin d'en recevoir la confirmation, et il m'était impossible de parler; d'ailleurs, avant que j'eusse recouvré mon sang-froid, le capitaine était trop loin pour m'entendre. Et puis, à quoi bon ? Je ne pouvais pas douter de ce qu'il m'avait dit : ses paroles étaient claires, précises; malgré son état d'ivresse, il avait parlé sérieusement. La circonstance était trop grave, l'instant trop solennel pour qu'on osât plaisanter Mais où était ce baril de poudre? Dans la cambuse? C'était impossible, elle était tout en flammes. Dans l'entrepont ou dans la cale ? Personne ne l'y avait jamais vu. Il n'existait pas une once de poudre dans aucune des parties du navire où les hommes d'équipage avaient accès; il fallait que ce baril fût dans la chambre même du capitaine, c'est-à-dire dans un lieu contigu à celui qui était en flammes, et justement auprès de l'endroit où je me trouvais alors.

L'instinct de conservation me réveilla tout à coup de la torpeur dans laquelle j'étais plongé. Recouvrant aussitôt mes forces, je m'enfuis vers l'embelle où je m'arrêtai un instant. Qu'allais-je faire? Ma première impulsion avait été de courir auprès des matelots et de leur communiquer les



Le capitaine lui-même avait saisi une rame et aidait à la manœuvre...

paroles du capitaine; j'étais sur le point de les avertir, quand mon bon ange m'inspira de la prudence.

J'avais toujours passé pour avoir de la pénétration, et la vie que je menais depuis quelques mois avait extrêmement aiguisé mon esprit. Je fus donc frappé du désordre que j'allais causer en divulguant le secret dont j'étais le dépositaire. Les matelots travaillaient avec ardeur, et nulle puissance au monde ne pouvait les faire aller plus vite; les flammes qui sortaient maintenant par les fenêtres de la cabine les stimulaient d'une manière suffisante : ajouter une nouvelle frayeur à la crainte qu'ils ressentaient déjà, cela n'aurait pu que les paralyser. Je résolus de ne révéler qu'à Ben Brace les paroles du skipper, et je courus de nouveau, dans cette intention, à la recherche de mon ami.

Cette fois je ne tardai pas à le découvrir, il était au milieu de la foule qui se pressait autour du moulinet, et il travaillait de toutes ses forces. Mais impossible de lui communiquer ce que j'avais à lui dire sans que tout le monde l'entendît. Je fus donc obligé de me taire jusqu'au moment où le hasard me permettrait de confier à Ben le sujet de mes appréhensions.

Je me mis à travailler avec les autres, faisant tous mes efforts pour activer la besogne; mais je n'avais qu'une pensée; je ne comprenais plus ce qui se passait autour de moi; à chaque instant je m'attendais à cette affreuse explosion qui devait nous lancer dans l'éternité. J'agissais machinalement, sans savoir ce que je faisais; une ou deux fois je fus surpris tournant à contre-sens. Mon voisin s'en aperçut et me repoussa rudement. Oh ! quelle inquiétude, quelle effroyable attente !

La chaloupe fut enfin dégagée de ses entraves et lancée à la mer; cette dernière opération n'était pas difficile et demanda tout au plus quelques minutes. L'équipage salua d'un cri de joie le succès qu'il venait d'obtenir.

Un certain nombre de matelots descendirent dans l'embarcation, tandis que les autres, restés à bord, faisaient passer dans la chaloupe tous les vivres qu'ils avaient pu trouver. Deux hommes avaient hissé un tonneau pesant sur la galerie du navire et commençaient à le descendre; à son aspect et à sa taille, il était facile de deviner son contenu : c'était une pipe de rhum non encore mise en perce. Aucune voix ne protesta contre l'admission du tonneau dans la chaloupe : au contraire, plusieurs individus s'offrirent pour aider à la manœuvre. Une grosse corde fût passée autour de la barrique, et la descente commença.

A peine la futaille venait-elle de quitter le bord du navire, que la corde qui l'entourait vint à glisser et que la tonne de liqueur tomba lourdement dans la chaloupe dont elle frappa l'un des côtés, un peu au-dessous de la ligne d'eau.

Un craquement se fit entendre, non pas le bruit particulier que devait produire le tonneau en frappant contre les flancs élastiques de la chaloupe, mais un son pareil à celui du bois qui s'écrase. Comme si la main d'un démon avait dirigé la pipe de liqueur dans sa chute, elle avait heurté l'une des planches vermoulues dont nous avons parlé plus haut, et cette planche s'était brisée par le choc de la futaille.

Un cri de désespoir échappa aux hommes qui se trouvaient dans l'embarcation, où l'eau se précipitait déjà. Quelques-uns d'entre eux saisirent les cordages qui amarraient la chaloupe au bâtiment et se hâtèrent de revenir à bord, tandis que les autres s'efforçaient de boucher la voix d'eau et cherchaient à vider l'embarcation.

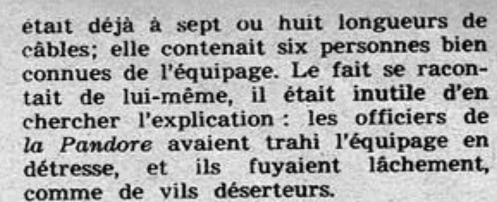
Ils ne continuèrent pas ces efforts qui devenaient inutiles; la brèche était irréparable, et la chaloupe s'emplissait dix fois plus vite qu'ils ne pouvaient la vider. Ils abandonnèrent donc leur entreprise et remontèrent sur le pont du navire, comme avaient fait leurs camarades.

Dix minutes après, la grande chaloupe était au fond de la mer.

CHAPITRE LII

« Uu radeau ! un radeau ! » s'écrièrent les hommes de *la Pandore*. On se précipita sur les haches, sur les cordages et sur les espars [1], tandis qu'un cri de fureur s'élevait à l'arrière du navire, poussé par quelques individus qui espéraient s'approprier la guigue, et dont le désappointement s'exhalait en imprécations et en blasphèmes.

Il n'était pas nécessaire de se pencher au-dessus du taffrail pour découvrir que la guigue n'était plus à sa place; on la voyait distinctement, de tous les points du tillac, s'éloigner du vaisseau, dont elle



était déjà à sept ou huit longueurs de câbles; elle contenait six personnes bien connues de l'équipage. Le fait se racontait de lui-même, il était inutile d'en chercher l'explication : les officiers de *la Pandore* avaient trahi l'équipage en détresse, et ils fuyaient lâchement, comme de vils déserteurs.

« Oh! de la guigue! Oh! de la guigue! » s'écrièrent les matelots, mais bien inutilement; ceux qu'on hélait ainsi n'en ramèrent qu'un peu plus vite; ils semblaient craindre d'être rejoints par la chaloupe, et ils avaient raison. Si l'équipage, qui se voyait abandonné par ses officiers, avait pu mettre la main sur les traîtres, il est certain qu'il aurait été sans merci.

Et non seulement le capitaine et le contremaître souhaitaient ne plus se trouver à la portée de la voix de leurs anciens compagnons, mais ils désiraient ne plus apercevoir *la Pandore*.

A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.

Illustrations de P. Cuvelier.

[1] Mâtereaux ou petits mâts de rechange qu'on embarque à bord des navires qui font un voyage de long cours.

La chaloupe fût enfin dégagée et lancée à la mer...